
furent obligés de quitter la salle. J'ai entendu moi-même, en plein « club », un officier supérieur anglais qualifier de scandaleuse la vie que menaient à Péra quelques-uns de ses compatriotes. Je n'aurais jamais cru possible une pareille critique.

Voilà comment m'est apparue la capitale ottomane sous le régime de l'occupation interalliée. Une agglomération d'un million et demi d'habitants, dont un quart environ est sans logement et plus d'un dixième sans moyens d'existence. L'ordre public maintenu à grand fracas par des étrangers qui généralement ignorent tout du pays. Des fonctionnaires alliés innombrables qui, se gênant les uns les autres, n'administrent point, et empêchent les autorités indigènes d'administrer. La justice absente, ou, si l'on veut, suspendue; la police absorbée par des besoins politiques, et laissant les criminels exercer librement leurs multiples industries. Le grand commerce arrêté, la spéculation florissante, le vol et la corruption sous toutes les formes et à tous les degrés. Une misère effrayante, et une démoralisation qui dépasse tout ce que j'ai pu observer en trois ans de voyage à travers une Europe que la guerre a bouleversée.

*
**

Qu'en pensent les Turcs ? C'est ce que j'ai d'abord essayé de savoir. L'entreprise était malaisée. La lecture assidue des journaux ne m'apportait pas grande lumière, la presse étant soumise au double contrôle d'une censure ottomane et d'une censure interalliée.